

LES CAPRICES DE MARIANNE

d'Alfred de Musset

Création : Théâtre de l'Ombre du Soir
Mise en scène : Jean-Claude GAL
Collaboration artistique : Hélène DE BISSY
Scénographie : Sylvie DE MEURVILLE
Costumes : Andrée BOUVARD
Lumières : Eric BLOSSE
Musique originale : Jean-Marc PADOVANI

AVEC :

Octave : Pierre CASTAGNE
Marianne : Nathalie HOUZE
Hermia/Ciuta : Marie KEIME
Coelio : Denis LOUBATON
Claudio : Claude-Bernard PEROT
Tibia/Malvolio : Marc WYSEUR

Co-production : CIRCA - La Chartreuse - Villeneuve lez Avignon
C.A.C. Les Gémeaux - Sceaux
Atelier Théâtral National - Maison de la Culture - Bourges
C.A.C. Le Pollen - Saint Quentin en Yvelines
Centre Culturel du Languedoc-Montpellier
Théâtre de l'Ombre du Soir

Avec le soutien de la ville de Saint Quentin la Poterie

PRATIQUE

Représentation au :

Théâtre Municipal

Mercredi 18 Janvier 1989

à 21 heures

Renseignements et location au :

Théâtre des Treize Vents

13, Bd Duguesclin

34500 - BEZIERS

tél : 67.62.16.89.

7 jours avant la représentation

Théâtre Municipal de Béziers

de 13 h 30 à 17 h 30

(sauf dimanche)

tél : 67.28.42.30.

NOTES SUR LES PERSONNAGES

Ils sont trois. Ils ont entre 19 et 24 ans. Ils ont la jeunesse du coeur mais aussi ses impulsions et sa violence.

Marianne a épousé le juge Claudio, beaucoup plus âgé qu'elle. Elle a été fascinée par son expérience, sa maturité. Et puis, il est si beau, si envié de toutes les femmes. Une folle tentation quand on sort du couvent !

Coelio, lui, représente l'éternel amoureux, un coeur sans cesse prêt à s'enflammer. Dès son premier regard pour Marianne, il s'est imaginé fou d'amour pour elle. Il en est sûr, c'est elle et pas une autre.

Octave, quant à lui, est plus ambigu que Coelio. Il semble fuir l'amour. En a-t-il peur, ou simplement ne trouve-t-il pas dans le coeur des femmes suffisamment d'attrait face à son propre désir ? Et puis, il y a l'amitié qu'il porte à Coelio, sincère, profonde, sans limite. Il se sent auprès de lui comme un protecteur. Coelio le fascine avec son incroyable sûreté d'aimer. Lui, a du mal, n'y parvient pas. Sa fuite l'entraîne vers une apparence de débauche, véritable échappatoire à des sentiments refoulés, noyés. Il est le "bourru au coeur tendre, le coureur à l'âme fidèle".

Voici trois êtres qui dérivent sur le radeau de l'aventure amoureuse, chacun soupirant ou se passionnant pour celui ou celle qui ne s'intéresse pas à lui : accrochés, ballotés chacun à sa manière, en situation périlleuse, soumis sans cesse au vent du danger. Tous trois obéissent aux courants amoureux qui les emportent, leur jeunesse donnant à leur éclat une grande sincérité dans la tendresse ou dans la cruauté.

Coelio se croit trompé et sombre le premier. Marianne se tourne vers Octave, mais celui-ci délibérément rejoint l'ombre de son ami. Sans doute n'étaient-ils l'un et l'autre que les deux faces d'un même personnage ? Marianne reste seule, perdue.

Voici un autre regard sur la difficulté d'aimer et d'être aimé, même quand la jeunesse semble être un atout favorable à l'éclatement des sentiments et donne l'impression de liberté amoureuse.

Jean-Claude GAL

LE POETE :

A l'âge où l'on croit à l'amour
J'étais seul dans ma chambre un jour,
Pleurant ma première misère.
Au coin de mon feu vint s'asseoir
Un étranger vêtu de noir,
Qui me ressemblait comme un frère.

Théâtre de l'Ombre du Soir

Un parti-pris : la jeunesse

Né dans les années quatre-vingt, comme le Side One-Postume Théâtre de Pascal Rambert¹, le Théâtre de l'Ombre du Soir a créé son premier spectacle à l'Université Paul Valéry de Montpellier. Puis, au rythme d'une création par an, Jean-Claude Gal a monté *La Cuisine* d'après Arnold Wesker, avec cinquante élèves de CM1 et CM2 à Montpellier, cinquante élèves de lycée à Créteil; *L'Ami retrouvé* d'après Fred Uhlman, à Montpellier, *Péléas et Mélisande* de Maurice Maeterlink, au Festival d'Alès; *Majnun et Layla* d'après André Miquel avec une classe de seconde de Sceaux, et plus tard, une classe de première à Montpellier.

Qu'on ne s'y trompe pas. Il ne s'agit ni d'ateliers d'amateurs, ni d'expériences pédagogiques, mais de théâtre où sont associés les comédiens professionnels et des classes d'élèves.

La jeunesse est un parti pris de Jean-Claude Gal, aussi bien dans les choix de répertoire que dans la distribution :

«C'est pour moi une revendication de montrer une étape de la vie, essentielle et compliquée, que j'ai eu du mal à vivre, et que nous avons tous du mal à vivre : l'adolescence. La sortie de l'enfance, les débuts de l'âge d'homme sont marqués par les amitiés, les rencontres, l'envahissement de l'amour. Je suis intéressé par ce moment que j'appelle "l'état d'amour naissant", qui nous fait perdre nos moyens, met en péril nos valeurs, nous amène à l'oubli de nos limites. Je me sens accompagné dans cette voie par Truffaut ou Rohmer au cinéma, par Vitez, Catherine Anne au théâtre... Les personnages des pièces que je choisis sont de jeunes garçons, des jeunes filles. Hans de *L'Ami Retrouvé*, la Leila du VI^e siècle, la Marianne des *Caprices*, vivent à la fois les émotions de la jeunesse et la jeunesse de l'émotion. Les élèves des lycées ou des collèges ont l'âge de ces rôles et une capacité de jeu fantastique. Mon travail consiste à les débarasser des stéréotypes, des mimiques convenues, à leur enseigner comment éliminer leur propre émotion pour exploiter les matériaux dont elle est issue. Il faut

être patient, toujours "avoir la pêche", et les guider, les centrer sans cesse. Un adolescent qui fait du théâtre est comme une toupie. Il tourne d'abord dans tous les sens puis il trouve sa direction. L'intérêt de jouer une pièce avec toute une classe, c'est la cohésion du groupe. Chacun peut trouver sa place. La diversité des techniques et des formes utilisées le permet. Le théâtre rassemble.»

Une force : l'équipe artistique

Jean-Claude Gal apprécie que, pour la première fois, une création de sa compagnie ait réuni cinq partenaires, et qu'avant même la première des *Caprices* de Marianne qui aura lieu le 10 janvier 1989 à la Chartreuse dans le cadre des soirées A.T.P. d'Avignon, une tournée de vingt-quatre représentations soit programmée. Cette fois, il a engagé uniquement des jeunes comédiens professionnels, dont trois choisis sur audition parmi les élèves du Conservatoire de Paris. Avec les élèves de la région, il fera un travail parallèle² sur la même pièce, persuadé qu'il y aura des effets de boomerang entre la création et les classes. «Le théâtre c'est agir, et réagir. C'est prendre un texte et l'utiliser dans l'espace, dans les corps, les impulsions et la générosité».

Jean-Claude Gal a baptisé sa compagnie «Théâtre de l'Ombre du Soir» à cause d'une merveilleuse statuette étrusque du musée de Volterra, en Italie. Elle figure un enfant à la taille excessivement allongée comme cela arrive à notre ombre au soleil couchant ou au lever de la lune. Le petit personnage sculpté semble né de l'image agrandie que projette de nous sur le sol toute lumière rasante. De même au théâtre, sous les projecteurs, le comédien nous renvoie notre image, en des situations diverses. Quant à l'ombre du soir, elle favorise l'éclosion du sentiment amoureux. Sans être chanteur de sérénade, le metteur en scène, Jean-Claude Gal, dans la double obscurité du théâtre et du soir, ouvre le rideau de scène sur les émotions de l'amour. (à suivre)

LE GENIE DE LA CONVERSATION

Alfred de Musset

«**Marianne.** — Pourquoi n'aimerais-je pas Claudio?
C'est mon mari.

«**Octave.** — Pourquoi n'aimeriez-vous pas Coelio?
C'est votre amant.»

Musset avait vingt-trois ans lorsqu'il écrivit les *Caprices de Marianne*, et quarante et un lors de leur première représentation, en 1851, à la Comédie Française.

La pièce connut un grand succès. Cela rachetait l'échec de la *Nuit vénitienne*, qui avait fait un four, vingt ans auparavant au théâtre de l'Odéon. C'était en 1830, et pour comble de malchance, un incident de scène avait ajouté le ridicule aux appréciations négatives des journalistes: l'actrice jouant le rôle principal, appuyée sur un treillage métallique dont la peinture n'était pas sèche, se retourna vers le public «toute bariolée de carreaux verdâtres depuis la ceinture jusqu'aux pieds.»

La déconvenue fut assez grande pour que Musset, qui à dix-huit ans voulait être Shakespeare ou Schiller, restât longtemps sans essayer de faire porter ses œuvres à la scène. Ce n'est qu'à partir de 1847, après le succès d' *Un Caprice*, à la Comédie Française, grâce à Mme Allan-Despreaux, que les pièces écrites en 1833 et 1834 franchirent la rampe, en même temps que d'autres plus récentes. Mais le Musset des années quarante avait censuré celui des années trente. Et la version scénique des *Caprices de Marianne* créée en 1851, était passablement édulcorée par rapport au texte d'origine. Musset

supprima ou transforma de nombreuses répliques jugées trop libertines, en particulier celles du fantaisiste et incroyant Octave. Cela n'empêcha pas un critique du *Moniteur Universel* de parler d'inspiration licencieuse. Et il est vrai que la fraîcheur du théâtre de Musset — celle qui fascine Jean-Claude Gai aujourd'hui — tient à cette légèreté impertinente qui déplaisait tant à Rimbaud, quand il s'agissait de la poésie. «Musset est quatorze fois exécration pour nous, générations douloureuses et prises de visions, que sa paresse d'ange a insultées!... Printanier l'esprit de Musset! Charmant son amour! En voilà de la peinture à l'émail, de la poésie solide!» (Arthur Rimbaud, lettre à Paul Demeny, 15 mai 1871).

Reste que l'impertinence n'a jamais manqué d'efficacité au théâtre, et que devant la virtuosité des dialogues, il faut bien accorder à Musset le génie de la conversation.

«**Coelio.** — Que tu es heureux d'être fou!

«**Octave.** — Que tu es fou de ne pas être heureux! Dis-moi un peu, toi, qu'est-ce qui te manque?»

Comme les comédiens choisis par Jean-Claude Gai, Musset avait l'âge de ses personnages. C'est un gage de sincérité.

